

Claude FABRE

PYTHAGORE



n'est pas mort

roman

Du même auteur

La double vie du Portenoves
Editions TDO 2006

Une vie que l'on ne connaît plus
Editions EDILIVRE 20010

Les mémoires de Méphisto
Editions TDO 2011

Claude Fabre

**PYTHAGORE
N'EST
PAS
MORT**

Sommaire

Avant propos.....	6
Un vrai problème se pose....	7
Un autre problème est posé..	17
Encore un autre problème...	22
D'émouvantes retrouvailles...	26
Un brin d'histoire des maths.	35
Un aveu inattendu.....	43
Le mystère des Pythagoriciens.	53
Les documents sont là... ..	60
On pressent un danger.....	64
N'écoutons pas aux portes...	68
Les menaces se précisent ...	73
La contre-attaque.....	82
Où la presse s'en mêle.....	91
Un coup de main inespéré...	99
Philippe entre en scène.....	108
Une confrontation qui s'imposait.....	117
Et la confrontation continue.....	128
L'heure de rendre des comptes a sonné.....	140

AVANT-PROPOS

Les **mathématiques**, et la science des nombres en particulier, constituent depuis toujours, et aujourd'hui encore pour le commun des mortels, à la fois un attrait et une répulsion.

L'attrait de ce qui est ésotérique, obéissant à des lois de la pensée qui ne peuvent se constituer que par la manipulation fréquente et raisonnée de ces nombres. Répulsion parce que l'harmonie, l'agencement quasi surnaturel des structures qui régissent ce monde abstrait, l'explication rationnelle et indéfectible qu'elles donnent à beaucoup de réalités tangibles, ont un parfum satanique.

Ce sont là quelques unes des raisons qui expliquent l'attrait de ces questions dans le monde contemporain ; ce sont elles aussi qui m'ont fait choisir ce thème, d'abord parce que j'en connais un peu les fondements, et parce qu'ils sont, à mon avis, une bonne toile de fond à une aventure rocambolesque.

Un vrai problème se pose

Barthélemy a horreur de ce prénom à rallonge. Il le doit à sa grand'mère qui a tenu à ce que son petit fils soit affublé du nom de son défunt mari. Sacré héritage! Il n'a su le prononcer en entier, sans en mâcher une seule syllabe, qu'à l'âge de six ans, lorsque ses copains de classe lui ont fait honte de ne pas savoir dire comment il s'appelait. Et Dieu sait si la moquerie des autres est un élément déterminant majeur du comportement humain; soit il annihile tous les efforts et aboutit à une régression, soit il décuple la volonté de réussir par un réflexe d'orgueil fructueux et permet le succès. C'est de cette façon là que Barthélemy a réagi et qu'il est arrivé à maîtriser la prononciation de ce diable de prénom.

Mais, par la suite, il a eu sa revanche: quand le maître lui posait une question, pendant que cet auguste enseignant prenait son temps pour prononcer en articulant les quatre syllabes de son prénom, Barthélemy mettait ces quatre secondes à profit pour préparer sa réponse; tant et si bien que, dès la fin de la question posée, la

réponse ne se faisait pas attendre. « Huit plus cinq, voyons!... Bar...thé...le...my?

--- Treize, monsieur.

--- Très bien, mon garçon! »

C'est ainsi qu'il fut rapidement catalogué élève à la pensée rapide, aux réflexes mentaux étonnants, aux qualités intellectuelles incontestables. Juste récompense d'un si lourd désagrément.

C'est plus tard, à vingt cinq ans révolus, qu'il commença à apprécier le surnom de Bart, celui que lui avaient octroyé ses collègues chez Gallimard, ce surnom qu'il a fait en sorte de conserver tout au long de sa vie. Il lui a toujours donné un petit air vedette américaine qui n'est pas pour lui déplaire, bien qu'il n'ait jamais eu de prétention dans le domaine de la performance sinon celle de rester un Français moyen. Il est un Français moyen certes, mais un Français malheureux depuis la disparition accidentelle de son épouse, sa chère Antonella, voilà un an déjà. Comme le temps passe vite quand on est dans la peine!

Tout en marchant d'un pas mesuré le long du sentier ombragé qu'il s'est choisi de parcourir,

ses pensées sont toutes tournées vers l'être adoré. Elle était, comme lui, retraitée, elle de l'enseignement où elle était devenue professeur émérite es mathématiques ; lui, par contre, qui n'avait rien d'un scientifique, ni de par sa formation exclusivement littéraire, ni de par sa fonction, était lecteur chez Gallimard depuis toujours et, après avoir gravi tous les échelons un à un, était devenu chef du département de lecture, spécialisé dans le roman et la langue catalane qu'il pratique et écrit couramment.

Il en a lu des pages et des pages de manuscrits, en critique de plus en plus avisé, affûtant ses critères de jugement aux avis de ses collègues attelés à la même tâche et parfois plus pertinents que les siens. Il en a rédigé des rapports en veillant à demeurer objectif et méticuleux, précis dans ses points de vue tant positifs que négatifs. Il a eu, dans ce travail de l'ombre, ses heures de gloire ; il a été le premier lecteur d'un certain nombre de manuscrits qui sont ensuite devenus des chefs d'œuvre ; parmi ceux là, trois d'entre eux ont eu l'insigne honneur d'être élus best-sellers de l'année. Il s'est toujours reconnu le droit, même s'il n'en était pas l'auteur, de revendiquer une partie de la gloire qui s'attachait à la parution de l'un de ses favoris

dont il avait pressenti la qualité littéraire et l'originalité commerciale. Il ne regrette rien de cette longue période de sa vie professionnelle, riche et fructueuse, même si elle est restée discrète et si elle lui a laissé peu de temps pour s'adonner à d'autres activités.

Ce qu'il ne sait pas, Bart, c'est que, empêtré dans ses exigences morales de justice et d'objectivité, il n'a jamais eu conscience de ces haines qu'il a accumulées lorsque, chef de service, il était quasi-omnipotent dans le choix des candidats acceptés ou refusés. Certains lui en gardent encore aujourd'hui une solide rancune. Les haines littéraires sont de toutes les haines, les plus tenaces, les plus éternelles et peuvent ternir un jour votre réputation sans que vous ne puissiez rien pour la sauvegarder.

Les cinq premières années de leur retraite commune, la sienne et celle d'Antonella, avaient été paradisiaques. Ils avaient abandonné Paris pour s'installer à Perpignan, cette ville où ils étaient nés tous deux et où ils avaient rêvé de vivre la fin de leur vie, fuyant l'ambiance parisienne, bruyante, froide et anonyme. Perpignan, par contre, jouissait d'un climat

exceptionnellement beau; toutefois, comme une ombre au tableau, il fallait pouvoir y supporter le vent, que dis-je le vent, les vents qui s'y faisaient sentir d'une façon quasi permanente ; c'était tantôt la *marinade* humide et rhumatisante, tantôt la *tramontane* sèche et furieuse. La ville était joyeuse ; les rues étaient fréquentées mais rarement envahies d'une foule grouillante et bruyamment agressive. Elle était belle avec ses quartiers bien diversifiés: Saint Mathieu et Saint Jacques avec leurs vieilles demeures et leurs populations bigarrées, la Loge et la place Arago, hauts lieux des magasins de mode, des réjouissances populaires, des coblas et des *balls'* de Sardanes.

Antonella et Bart avaient échafaudé ensemble mille projets : mieux aménager d'abord la modeste demeure qu'ils avaient acquise aux limites de la ville ; prendre des responsabilités au sein des « restos du cœur » à qui ils sacrifiaient deux demi-journées par semaine s'occupant de la distribution de denrées mais aussi de la formation et de l'apprentissage des personnes dans le besoin. Ils avaient aussi l'intention d'écrire à deux un roman ; ils en avaient longuement discuté la trame puis en avaient écrit le plan ; mais cette

(1) Un ball de sardanes est une ronde de danseurs de sardanes

brutale et définitive séparation avait sonné la fin de ce projet qui leur tenait tant à cœur, à l'un comme à l'autre.

En repensant à ce prénom qui n'en finit pas et dont on l'a affublé, elle était la seule, Antonella, à en avoir respecté la longueur tout en l'habillant d'une touche personnelle ; elle ne le prononçait qu'en Catalan : « *Bartoumeou* » tout en séparant les deux premières syllabes de la troisième, *Barto-meou*, ce qui donnait en bon Français « mon Bartou » ; et, dans l'intimité, elle ne prononçait plus que la dernière, *meou*, c'est-à-dire « le mien ». Il en avait les larmes aux yeux et des sanglots plein la gorge à évoquer tous ces tendres souvenirs.

Il arrivait en vue des premières maisons de la ville ; devant lui, en contrebas, une bonne vingtaine de villas dont la sienne, et, au milieu de ce lotissement, un superbe terrain vague sur lequel on avait l'intention, paraît-il, d'installer des aires de jeux collectifs : foot, basket, tennis. Le projet semblait prendre corps : une belle pelouse garnissait des zones déjà bien délimitées ; deux hommes étaient justement en train de tracer sur le gazon ras le contour d'un terrain de basket à en

juger par les dimensions de la surface autour de laquelle ils s'affairaient. Ils avaient déjà marqué à la chaux, à l'aide d'une traceuse à main, la ligne d'en-but, celle sur laquelle on placerait le panneau garni du panier. Ils allaient devoir tracer la ligne de touche, d'équerre avec celle-ci et qui la coupe en un point bien précis.

« Ils utilisent certainement une équerre, pense Bart ; mais il leur en faut une de grande taille. » Rien de tout cela ! Les deux ouvriers se munissent d'un mètre à ruban, mesurent et tracent, de ci, de là, allant l'un et l'autre, chacun au bout de leur fil, en des points bien déterminés du terrain. Puis ils blanchissent, avec une traceuse, une ligne de touche remplissant parfaitement les conditions voulues, bien d'équerre avec la ligne d'en-but et partant exactement du coin du terrain à délimiter.

Bart est à la fois surpris, amusé et curieux ; comment avec un mètre à ruban peut-on tracer deux lignes d'équerre ? Il faut qu'il ait une explication. Il n'hésite pas une seconde et, dévalant la pente qui borde le terrain de basket, il s'approche des deux travailleurs, surpris par cette soudaine apparition.

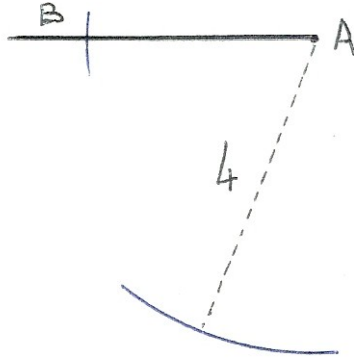
« Messieurs, bonsoir ! Il y a un moment que je vous regarde faire depuis le haut de ce promontoire et je vous ai vu tracer cette ligne de touche. Vous observer ne m'a rien appris de ce

que je veux savoir. Comment faites-vous pour tracer une ligne d'équerre avec la ligne d'en-but qui aboutisse exactement au coin du terrain que vous avez déterminé? J'ai pensé d'abord que vous alliez utiliser une grande équerre ; c'est comme ça que font les dessinateurs ; mais vous ne vous êtes servis que du mètre à ruban. Je n'ai pas compris ce que vous avez fait et la suite des manipulations que vous avez effectuées. Pouvez-vous me les décrire ? »

Le plus âgé des deux hommes, celui qui semble être le chef d'équipe, se penche sur le sol dégarni et, d'un revers de main, aplanit la couche de sable qui s'y trouve. « Je vais vous expliquer ça en faisant un petit croquis. Voilà ceci est la ligne d'en-but et ce point A est le coin du terrain » et il dessine sur le sable, se servant de son doigt comme d'un crayon le dessin suivant :



« Le petit a tenu le bout du mètre au point A et j'ai dessiné sur la ligne d'en-but un point B qui se trouve à trois mètres de A. Le petit tenant toujours l'extrémité du mètre au point A, j'ai tracé un bout de cercle avec un rayon de quatre mètres.



Puis le petit s'est placé au point B en tenant toujours le bout du mètre et j'ai tracé, à côté du dernier cercle un autre cercle de rayon cinq mètres. Ces deux bouts de cercles se sont coupés en un point C. Avec le petit on a marqué la ligne droite AC qui est la ligne de touche. Voilà ! Vous êtes satisfait, Monsieur ? Mon explication a été claire ? »

